

EUGÈNE ÉBODÉ



Métisse
palissade

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard, collection Continents Noirs

LA TRANSMISSION, roman, 2002.

LA DIVINE COLÈRE, roman, 2004.

SILIKANI, roman, 2006, prix Ève Delacroix de l'Académie française.

Aux Éditions Gallimard Jeunesse, collection Scripto

CAPITAINE MESSANGA, nouvelle, 2004.

ANATA ET BASILOU, nouvelle, 2005.

LE MATCH RETOUR, nouvelle, 2006.

Aux Éditions Vents d'Ailleurs

LA DAME ÉTOILE, nouvelle, in *Dernières nouvelles de la Françafrique*, 2003.

LA PROFANATION, nouvelle, in *Dernières nouvelles du colonialisme*, 2006.

LE FOUETTATEUR, poème roman, 2006.

Aux Éditions Monde Global

GRAND-PÈRE BONI ET LES CONTES DE LA SAVANE, conte, 2006.

Aux Éditions Demopolis

TOUT SUR MON MAIRE, journal, 2008.

Aux Éditions Apic, Alger

MAHROUSSA L'AFRICAINNE, nouvelle, 2009.

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

Les littératures dérivent de noirs continents.

Manfred Müller

EUGÈNE ÉBODÉ

Métisse palissade

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* **GALLIMARD**

© Éditions Gallimard, 2012.

*À Félix Monga
In memoriam*

Nous sommes tous des Africains modifiés
par le temps.

JEAN D'ORMESSON

C'est une chose étrange à la fin que le monde

Gazettes

La palissade est bien haute aujourd'hui, mais il faut franchir l'obstacle. J'accepte donc, Charles Oscar, de vous parler de mon père, le romancier Édouard Ella. Depuis qu'il a disparu sans laisser de traces, il y a maintenant dix ans, Pierre mon cadet, ma petite sœur Sacha et moi — vous aussi, sans doute — baignons dans le mystère. Je n'ai pas rapidement réagi à votre pressante invitation de « raconter père » et, surtout, les derniers moments passés en sa compagnie. Vous me demandiez d'accomplir un retour sur des événements que la mémoire protège et refoule. J'ai à présent vingt-huit ans, et ma formation de médecin est achevée. Je peux me retourner sur le passé et courir le risque d'être submergé par des émois naguère redoutés. Vous n'imaginerez jamais le nombre de fois où, dans la nuit grimaçante, je me suis réveillé en sursaut, le croyant revenu de ce que je nomme, faute de mieux, son mystérieux exil. J'arpeute alors ma chambre ou bondis vers le salon. Vide ! Comme on est soudain penaud et oppressé, étouffant sous le silence et son cortège de fantômes. Tel un enfant qui se recroqueville sur une douleur impalpable, je plonge aussitôt dans un lacis de pensées sans ordre et sans logique, une chevauchée éperdue dans un dédale de sentiments moites et persillés d'angoisse. La voix de père, la seule apte à provoquer la débandade des fantômes, me manque alors. Heureusement que mère est restée, qu'elle a toujours été près de nous. Mais on ne peut couvrir tous les espaces sensoriels et tous

les pôles sécurisants ou d'équilibre, quand bien même on a, comme elle, un amour sans bornes pour ses enfants. Quelles furent les raisons de sa rupture d'avec père ? Elle était inéluctable, monsieur ! Inéluctable !...

Charles Oscar, vous recevrez mes pauvres gazettes, colporteuses de ce qui fut, de ce qui ne visera qu'à semer des graines utiles dans votre jardin des souvenirs. J'ai lu ces jours-ci un livre que père m'a offert pour mon dix-huitième anniversaire, une biographie sur Théophraste Renaudot, le médecin et journaliste du roi Louis XIII. Le cadeau est longtemps resté dans son papier bleuté et scintillant. Sa lecture n'est pas étrangère à la décision de vous écrire. Vous saurez ainsi tout de nos séjours dans le Gers, et pas seulement du dernier dans ce pays gascon bosselé et aux vallons mameonnés semblables à d'immenses œufs dinosauriens recouverts de mousses, de limon et peuplés de grassouillets volatiles. Vous avez raison de vous intéresser à ce territoire où votre ami a tant aimé se lover. Je revois son nez frémissant dans la brume matinale, quand nous partions dans les champs effectuer un jogging ou découvrir le lever du jour au milieu des tournesols dressant leur coiffe au-dessus de la terre fertile. Nous y eûmes pour nous, pour nous tout seuls, l'Africain, le Beti remuant et bondissant qui ne tenait jamais en place et courait en permanence le monde. Votre projet d'écrire sa biographie l'aurait surpris et, s'il avait été là, il vous aurait dit autant par coquetterie que par goût pour l'esquive : « Mon cher ami, qu'ai-je fait pour mériter un tel honneur ? » Dans la foulée, il aurait ajouté, l'œil brillant de malice : « Et puis, je ne suis pas encore mort !... » Pas encore mort !... Comme cette pensée me tient parfois sous son étreinte assassine.

Quand père a quitté les Essarts-en-Beauce, il est parti vers le sud ; mes parents venaient de divorcer, et moi d'entrer en faculté de médecine. Je sortais à peine de l'adolescence. Du jour au lendemain, je me retrouvais presque chef de famille. Mère était tellement effondrée lorsque père, après quelques semaines passées chez son vieil ami Figuerolles, à Marseille, est allé vivre à Nîmes avec son « Africaine », cette svelte et sautillante femme née dans les Cévennes...

Petit frère, l'enfant du milieu, ainsi qu'on le désignait à voix basse dans les conversations familiales, peinait à trouver sa place entre Sacha et moi. Il a probablement eu le plus à pâtir de la situation nouvelle, tant il avait besoin, plus que petite sœur et moi, d'une autorité masculine et d'entendre père, le rectificateur de son inconstance et de ses facéties. Petit frère m'a bouleversé il y a quelques jours en me lançant tout à trac : « Si papa meurt, tu me laisseras prononcer l'oraison, n'est-ce pas ? » Quoi ? Mais... enfin... Qu'est-ce que tu racontes ?... Attends, baisse un peu cette musique de dingue !... T'as dit quoi ?... Il a répété, sans se troubler. Enfin... Est-ce qu'on pense à des choses pareilles... Oui, bien sûr !... Pourquoi pas ! J'ai fini par acquiescer, en bredouillant des mots qui se chahutent encore sous mon crâne. En réalité, je ne peux imaginer la mort de père, cet homme à l'intransigeance tranquille. Il avait transformé la célèbre formule shakespearienne en cet oxymore : « Il faut être et ne plus être. » Pour moi, il est toujours. J'ai trop vite donné mon assentiment à petit frère. Plus intuitif que je ne le suis, il croit peut-être avoir trouvé le moyen d'affronter l'impensable. Je ne l'envisage guère. Ai-je tort ? Ai-je raison ? Ne me disputez pas sur ce point, Charles Oscar ! Comment se résoudre à

l'horreur quand on peut encore espérer? Ce que j'admets en revanche, c'est l'idée que les aînés, rompant avec l'ordre naturel, celui des naissances et des apparitions sur terre, lesquelles ne sont que le fruit du hasard, délèguent aux cadets, lorsqu'ils le souhaitent, le soin de porter la parole du groupe ou l'ultime palabre. Celle qui, ricochant à l'oreille de l'absent, dit la douleur commune, troue la peur du silence et interpellera celui qui se tient derrière la montagne. « Papa avait toujours une valise prête, hein Victor? » a ajouté petit frère, comme s'il ajustait déjà les mots destinés à l'éventuel gisant. Je m'apprêtais à répondre. Mère a passé une tête par l'entrebâillement de la porte et sa voix a murmuré, accusatrice et tremblotante: « Il nous avait abandonnés bien avant le divorce, vous savez... »

Nous savions en effet que lorsque père n'était pas à son emploi au théâtre des Essarts — où il alternait les rôles de scénographe et de souffleur en chef —, l'écrivain se réfugiait souvent dans son bureau aménagé dans les combles de la maison. Petits, nous adorions monter y jouer à cache-cache avec les voisins. Grands, nous n'y allions plus que pour nos exercices de piano, redoutant de nous heurter aux poutres et à la charpente basse qui ne semblaient tolérer que père et ses habiles serpentements. Le lieu servait à la fois de bureau et de chambre d'amis. Quand père n'y écrivait pas à toute vitesse son courrier, il était penché sur un grand cahier aux feuilles quadrillées. Cela voulait dire qu'il écrivait un nouveau livre. Il les commençait toujours ainsi, un stylo à la main, nerveux, traçant les lettres, puis les raturant, et, indifférent à nos jeux, tout entier livré à sa création, il noircissait les pages. Ce n'est que lorsqu'il transposait les textes du grand cahier quadrillé à son ordinateur

qu'il paraissait enfin rasséréné. J'étais parfois arrivé quatre à quatre au milieu de son travail et le trouvais plongé dans une méditation. On aurait dit une statue de cire ! Il fixait un point abstrait, cherchant dans l'océan des mots et des sensations les éléments les plus appropriés à la situation qu'il voulait décrire. Son immobilité, la tension qui l'enveloppait, la conquête farouche d'une chose invisible mais mobilisant son énergie, tout cet ensemble me frappait si fort que, venu chercher un dictionnaire ou un jeu oublié dans le bureau de père, je rebroussais aussitôt chemin comme si une force implacable et inconnue, un ressort indéfinissable me ramenait aux étages inférieurs que je venais de quitter.

Quand il n'était ni à la maison ni à son théâtre — où nous étions souvent allés bâiller avec mère en regardant des pièces où on criait, se taisait ou mimait des scènes loufoques —, il s'était envolé vers les salons et les bibliothèques. C'est ce qu'il disait, pour y parler de ses livres. Nous l'avons donc peu vu car l'écriture le happait la plupart du temps et les séquences consacrées aux commentaires sur ses publications, de plus en plus envahissantes, nous le chapardaient plus que de raison.

La littérature est un exil... Mère avait eu beau regimber, se plaindre, grogner, cela ne changeait rien. Puis elle s'était renfrognée, voûtée, avant de lâcher prise. Père absent, elle restait seule à nos côtés, couvant ses trois enfants et ne partageant pas la passion littéraire de son mari. L'un ne pensait donc qu'à ses romans et à ses histoires à bâtir sur la terre inondable de nos pleurs, quand l'autre ne se souciait que d'aller à son travail dans un cirque où elle était administratrice, de faire bouillir la marmite, de surveiller les devoirs et les révisions des leçons. S'ils travaillaient tous deux dans le

secteur culturel, mère était gestionnaire et père imaginaire. Il y avait aussi, en dehors de la littérature, une épaisse cloison invisible entre mes parents : l'Afrique.

Père nous parlait de l'Afrique de manière grave et ludique. La gravité nous assommait. Ce qui nous captivait, c'étaient ces territoires de son enfance, secoués par les tornades, remplis d'animaux sauvages et regorgeant de fruits aux noms chantants, de maïs éclatant le soir sur les trottoirs des villes ou le long des chemins de terre des bourgs. Nous approchions ainsi une population urbaine qui, à la nuit tombée, prenait d'assaut les rues et les ruelles, s'interpellant ou commentant à grands gestes et à gorge déployée les derniers feuilletons télévisés à l'eau de rose que le public regardait, à ciel ouvert, en grappes humaines rassemblées autour du poste de télévision. Nous étions sensibles à la saveur particulière des veillées à la campagne, lorsque père avait été vivre avec sa grand-mère cultivatrice de manioc dans un village bantou. C'est là-bas qu'on lui avait inoculé le virus des contes. Père sacrifiait d'ailleurs tous les ans à un rituel auquel nous étions attachés durant notre scolarité dans le primaire : il passait dans nos classes après avoir obtenu l'accord de l'institutrice, commençant toujours par la mienne, puis se ruant vers celle de Pierre et achevant la tournée du conteur par celle de Sacha. Alors que nous pouvions, petit frère et moi, redouter l'irruption paternelle dans nos classes, ne sachant pas à quelle clownerie il se livrerait, petite sœur ne se faisait jamais prier pour l'accueillir. Elle anticipait, aménageait parfois de sa propre initiative le moment de cet événement. J'avais ainsi pu voir opérer, au fil des années, le charme de l'écrivain auprès de nos institutrices. Sous les yeux gourmands voire émerveillés des enfants, père impro-

visait une histoire, réussissait à nous faire participer au choix des personnages, à fixer leurs caractéristiques et rôles, puis il mitonnait l'ensemble dans ses ingrédients narratifs et nous le servait avec aplomb, alternant la peur que suscitaient les fantômes ou les méchants et le burlesque qui tombait dans le récit pour nous égayer et nous mettre l'eau à la bouche. Père savait faire feu de tout bois et nous étions pendus à ses lèvres à l'évocation des batailles entre sorciers qui nous tenaient en haleine, suspendus au fil de l'histoire comme du linge à une corde. Puis venaient ces grands banquets lors des mariages et des naissances ; nous gobions les rôtisseries et les sauces, respirant à plein nez l'odeur envoûtante des fruits et féculents aux formes baroques qui accompagnaient et composaient des plats aux senteurs épicées. Cela nous donnait faim, de sorte que le goûter venait par avance, en pleine classe, tambouriner à la porte de nos papilles gustatives. Toutefois, nous tremblions devant les rugissements de lions reproduits par père ; ses imitations nous donnaient des frissons et, parfois, nous avions l'impression que les rois de la forêt avaient envahi notre établissement, que de lourds rhinocéros campaient derrière la porte, que des caïmans, convoqués par magie, rampaient déjà près de nous, encerclant l'école, semant la panique dans l'attroupement formé par les parents qui nous attendaient dehors. Les évocations des chasseurs recréaient le zoo imaginaire dans lequel fauves et aigles royaux, chamans et marabouts, arbres, fétiches et totems braillards figuraient un monde exotique et soudain proche. Les histoires de père ne nous faisaient pas seulement trembloter de peur ; elles nous entraînaient dans les contrées et villages des danseurs dogons grimés et montés sur des échasses. Il jouait lui-même les pluviateurs avec un bâton de pluie et se faisait habile sensibilisateur d'un continent

où des situations burlesques et terrifiantes nous faisaient passer du rire aux larmes. Elles nous transportaient dans un continent plus vivant que nos systèmes d'information de masse ne le donnaient à voir ou à recevoir.

Aussi la plupart des institutrices suppliaient-elles père de revenir quand il le voudrait. Elles le retenaient dans nos classes au-delà de l'heure prévue, le questionnaient vivement, peu disposées, malgré la sonnerie de la cloche qui en temps normal les précipitait hors de la classe, à rompre le fil qui les liait à l'Afrique inconnue. Elles disaient combien leur plaisir avait été grand d'écouter l'Africain. Il en rajoutait du coup, leur donnait des recettes de cuisine, racontait comment on préparait à l'étouffée de la viande de phacochère assaisonnée d'épices et d'herbes aromatiques et enveloppée dans des feuilles de bananier qui cuisaient au-dessus de pierres chaudes. Elles faisaient patienter des parents qui attendaient derrière la barrière et relançaient la conversation. Cela contrastait avec la moue que faisait mère face aux mêmes contes, aux mêmes descriptions de chasseurs revenus chargés de bêtes ou bredouilles et se glissant alors, en cas d'insuccès, silencieusement dans les cases aux murs en torchis et aux toits de chaume. Nos maîtresses nous exaspéraient un peu en retenant père. Nous le tirions par la manche, impatients de retrouver le goûter à la maison. Les maîtresses nous roulaient de gros yeux réprobateurs, puis cédaient. Elles ignoraient combien l'exercice était éprouvant pour père, plus qu'il ne le leur montrait. Il était certes heureux de donner une autre image de l'Afrique mais, sur le chemin du retour à la maison, il déplorerait la radinerie de l'école. Jamais, elle ne lui donna ne serait-ce qu'une boîte de chocolats qu'il aurait pu offrir à mère qui ne manquait jamais de lui demander :

« Alors, on t'a payé ? »

— L’institutrice et les enfants ont été contents, l’Afrique, ça leur parle, rétorquait mollement le conteur.

— C’est ça : ça parle ! »

Cette fois, ce sont les yeux de mère qui brillèrent d’une lueur de dépit. Pragmatique, elle ne voulait rien savoir de ces terres lointaines d’où son homme avait surgi tel un diable de sa boîte pour éblouir la gent féminine et laminer son cœur. L’attitude de mes grands-parents maternels l’a-t-elle influencée ? Elle n’a pas arrangé les choses... Pour eux, l’Africain était incorrigible. Pour ce dernier, ils étaient imbuvables. Voilà le nœud gordien ! Les uns voulaient corriger l’Africain. Lui ne trinquait en leur compagnie que gosier et gorge noués par un garrot insondable.

Arnold SÈNOU

Ainsi va l'hattéria

Amal SEWTOHUL

Histoire d'Ashok et d'autres personnages de moindre importance

Les voyages et aventures de Sanjay, explorateur mauricien des Anciens Mondes

Sami TCHAK

Place des Fêtes

Hermine

La fête des masques

Amos TUTUOLA

L'ivrogne dans la brousse

Abdourahman A. WABERI

Rift Routes Rails

Transit



Métisse palissade

Eugène Ébodé

Cette édition électronique du livre
Métisse palissade d'Eugène Ébodé
a été réalisée le 02 mai 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137091 - Numéro d'édition : 240457).

Code Sodis : N52060 - ISBN : 9782072466021

Numéro d'édition : 240459.